

HRODBEHRT L'OISELET

Marie-Dominique Colombani

Éditions ThoT
Fantasy

Après une enfance passée en Corse, Marie-Dominique Colombani a étudié les lettres classiques puis enseigné la littérature française – en particulier celle du Moyen Âge – d’abord en France, ensuite en Afrique noire, où elle a vécu pendant quatorze ans. Passionnée par le piano et le chant, fascinée par les mythes et les mystères, elle est aussi en profonde sympathie avec tous les êtres vivants de la nature. *Hrodbeht l’Oiselet* est son premier roman fantastique, un roman d’initiation et de quête à la manière médiévale, où le lecteur est invité à découvrir par lui-même les sens cachés de l’aventure.

CHAPITRE 1

« Mère, mère ! s'écria Atchéla, le Lointain est venu ! »

La jeune fille arrivait en courant par le sentier herbu qui menait à la Grotte-aux-Simples. Chaline, attentive à son ouvrage, leva les yeux et sourit, sans détacher ses doigts du nœud habile fermant le sac de cuir où elle avait rangé recettes, notes et formules. Méthodique et prudente, à son habitude, elle ne laissait rien de son savoir derrière elle lors de la Transhumance d'hiver. Pourtant, elle était respectée de tous, à Tavrac; non seulement respectée mais aimée. Elle avait mené une jeunesse studieuse et sage auprès de ses parents. Son père, le savant Adhal, lui avait conté l'histoire de leur peuple, les Migrants-de-la-Falaise¹, et la légende de Tavrac-Homat, le fondateur de leur village; devant le vif intérêt manifesté par sa fille, Adhal avait décidé de l'instruire comme il avait commencé d'instruire ses fils Gamhal et Édhat, partis prématurément pour ne jamais revenir. Gamhal, fier et ardent, était mort au combat lors de la dernière attaque des Gadiantons; son jeune frère avait alors décidé de tout abandonner et pris la route. Quelques années

1. Voir le lexique des noms propres page 7.

plus tard, le fournisseur attiré d'Adhal en objets de cuir et parchemins – un commerçant itinérant du peuple layou – lui avait assuré avoir reconnu Édhat parmi les amis de Hagoth.

— Les amis de Hagoth ? Qu'est-ce là ? Je n'ai jamais entendu parler de ce peuple.

— Ce n'est pas un peuple mais un groupe d'amis, issus de divers peuples, qui ont décidé de chercher l'Autre Rive.

Plusieurs dizaines d'hommes, avec femmes et enfants, sont partis sur un fort bateau gouverné par Hagoth, avec le ferme espoir de découvrir, à tout le moins, les Îles de la Mer. Nous n'en n'avons plus jamais entendu parler, et chacun pense qu'ils se sont noyés dans les profondeurs.

Alors, Adhal avait entrepris de transmettre son trésor à Chaline : il lui avait enjoint d'enserrer dans sa mémoire les mythes fondateurs des divers peuples qui formaient, avec le leur, la population du Tarangat (le « Continent choisi ») ; il l'avait emmenée observer les constellations, il lui avait appris à s'orienter de nuit comme de jour, par tous les temps ; il lui avait enseigné, enfin, ce qui avait fait sa plus haute réputation : l'art de la guérison, par les herbes et les feuilles, par les racines, les fleurs et les écorces, comment les reconnaître, les cueillir ou les détacher, les préparer, les doser, les administrer. Sérieuse, appliquée, elle avait pris à cœur cette immense tâche et s'y était immergée, son intérêt croissant avec ses connaissances. Mais lorsque sa mère, Mara-l'Accoucheuse, se mettait à chanter de sa voix souple et aiguë, l'irruption de la douceur lui était douloureuse. « Tu ne vois donc pas que tu la fatigues ? », cria brutalement Adhal, un jour qu'ils calculaient ensemble la dose exacte de jus toxique à ajouter à une potion ; Mara, assise sur le seuil, continuait de chanter. « Laisse, père. Elle est heureuse lorsqu'elle chante... Et puis, j'apprendrai aussi d'elle », avait-elle ajouté d'un ton ferme en regardant son père dans les yeux avant de se concentrer à nouveau sur

ses dosages. Adhal, sans répondre, se dirigea à pas lents vers la porte ouverte au soleil de l'après-midi. Surprise par le silence de son père, Chaline releva la tête : debout dans l'embrasure, il caressait doucement les cheveux de Mara. Soudain, il se raidit, serra les poings et revint vers sa fille.

De ce jour, Chaline avait, le plus souvent possible, accompagné sa mère auprès des parturientes, l'aidant de son art dans les cas difficiles ; elle avait patiemment, et scrupuleusement, noté sur un registre spécial toutes les chansons, parfois fort anciennes, que chantait sa mère, non seulement les paroles mais aussi le rythme, la hauteur, les intonations. Elle avait aussi suivi en cachette Mara lors de ses errances dans la campagne, lorsque le souvenir de ses fils perdus la submergeait d'une douleur que seul le chant de l'oiseau apaisait ; plus d'une fois Chaline, cachée derrière buisson ou arbuste, avait assisté à cette scène étrange : sa mère, assise au pied d'un arbre, entourée d'oiseaux – certains jusque sur sa robe ou son épaule – et imitant leurs cris et leurs trilles, comme dialoguant avec eux. Puis, avec aux lèvres un doux sourire égaré, elle se relevait, rassemblait les plis de sa robe dans un bruissement d'ailes et revenait tranquillement, escortée de pépiements ; il n'était pas rare qu'une mésange, un merle, un bouvreuil l'accompagne jusqu'à la maison en voletant.

Peu à peu, la renommée de Chaline croissait, jusqu'à égaler celle du grand Adhal, qui lui avait confié l'une après l'autre ses responsabilités à mesure qu'elle acquérait le savoir, faisant d'elle son assistante puis sa remplaçante, jusqu'au jour où il l'estima prête. Depuis plusieurs semaines, il devenait taciturne, son beau visage sévère s'assombrissait, il s'esquivait la nuit en soliloquant sans que Chaline pût saisir d'autres mots que les noms de ses frères, parfois le sien ou celui de sa mère et, répétés en litanie : « Le Grand Savoir... l'Autre Rive... » Chaline en était aussi agacée qu'inquiète.

Les années passées avaient été consacrées au long et dur apprentissage. Elle n'avait pu lier d'amitié durable avec quiconque ; seuls les regards des hommes, partout où elle était allée, lui avaient appris sa beauté, mais le courroux silencieux d'Adhal avait vite découragé les quelques audacieux tentant de s'approcher d'elle. Puis, à mesure que sa science s'étendait, le respect, voire la crainte avaient éteint les désirs que jusque-là elle sentait frémir autour d'elle.

— Père, s'était-elle écriée dans un moment de révolte, pourquoi ne puis-je aller à la fête des arbres en fleurs, jouer et danser sur l'herbe avec les autres ?

— Ces plaisirs ne sont pas pour toi, ma fille. Le temps nous est compté. Tu as encore tant à apprendre, tant à pratiquer ! Tu es aussi douée que l'étaient Gamhal et même Édhat, mais tu n'as pas leur vivacité ; ton esprit est méthodique, ta mémoire rétive, il te faudra de longues années encore pour devenir Maîtresse des Guérisons, d'autant plus que tu as tenu à succéder aussi à ta mère.

— Ne pourrais-je être un peu, de temps en temps, comme tout le monde ?

— Tu es au-dessus du commun, Chaline, et ton appel aussi. Cela implique des sacrifices, je le sais, mais pour quelle grandeur ! Et, je te l'assure, pour quelle joie aussi !

— Je ne vous ai pourtant guère vu joyeux !

— Tu es bien insolente ! Mais je te répondrai : c'est une joie intérieure, violente et furtive, quand la connaissance t'emplit comme un lac emplit son creux ; une joie fière quand on t'implore de venir soigner un malade ou un blessé ; une joie émue quand tu mets en branle la guérison ; une joie terne quand ta science, impuissante devant le mal, a cependant réussi à apaiser le mourant, qui soulève les paupières pour t'adresser un dernier regard reconnaissant. Et puis, tu ne m'as pas connu jeune. Tu étais encore enfant lorsque tes frères ont disparu. Sache – et de cela je ne reparlerai jamais plus – que depuis ces

jours maudits où la tristesse s'est abattue sur moi comme l'aigle, ses serres aujourd'hui encore trouant mon cœur, mes jours et mes nuits ont été amères, et je n'ai plus jamais souri, pas même à Mara, ajouta-t-il d'une voix soudain assourdie.

Ce changement brusque de timbre révéla à Chaline la tendresse qu'il éprouvait pour la fiancée de sa jeunesse et combien il souffrait de lui imposer une si dure solitude : après le départ de ses fils, à la tristesse inguérissable de Mara s'était ajouté le chagrin sombre de son mari qui, de plus, se consacrait entièrement à leur fille. Chaline se rappela soudain les étranges et effrayantes paroles qu'elle avait entendues, une nuit d'insomnie, alors que ses parents devisaient dans la salle basse.

— Faut-il vraiment en passer par là ? demandait Mara d'une voix rauque.

— Tu le sais bien.

— N'y a-t-il pas d'autre chemin ?

— Il n'y a pas d'autre chemin.

— Resteras-tu mien ?

— Je resterai tien. Pourquoi les Puissances Numinales n'ont-elles pas suscité au moins un autre Maître des Guérisons, qui aurait pris la main de notre Chaline et aurait fait d'elle celle qu'elle doit devenir ? Je ne sais. Pourquoi dois-je lui imposer l'ultime initiation dans l'obscurité et la peur ? Je ne sais. Mais je sais que je suis contraint à l'acte innommable. Et dès lors, je ne supporterai plus la lumière.

— Ne crains pas ; nous volerons ensemble vers l'Autre Rive.

La voix autoritaire d'Adhal ramena brusquement Chaline à la réalité présente. « Ne demande plus à être comme les autres. Le souhaiter, c'est déjà déchoir. » Chaline avait enfermé en elle ces paroles qui lui sautèrent à la mémoire le soir où son père déclara d'une voix forte, en présence de Mara : « Chaline, fille et héritière de Mara-l'Accoucheuse,

filles et héritières du grand Adhal, Maître des Guérisons, tu as acquis, à grand effort et grande persévérance, savoirs et sagesse. Tu es prête à recevoir l'ultime enseignement avant de me succéder. » Il garda un moment de silence. Chaline sentait son cœur battre à grands coups ; la solennité de cet instant l'impressionnait, mais aussi et surtout l'imminence d'un mystère. Adhal avait revêtu une tenue qu'elle ne lui avait jamais vue, conservée dans le coffre de cèdre odorant où reposaient aussi les formules les plus précieuses, calligraphiées de sa main sur des parchemins : une tunique et un pantalon court de lin immaculé, une ceinture et des sandales de cuir brun et un pectoral, lui aussi de cuir, orné en son centre d'une grosse opale. Il avait coupé ses cheveux et rasé sa barbe, ce qui le faisait paraître bien plus jeune. S'avançant résolument vers Mara, il posa ses mains puissantes sur les épaules de sa femme. Ses lèvres s'entrouvrirent mais ne formèrent aucun son ; immobile, il l'étreignait du regard.

Mara, debout, muette, serrait convulsivement les plis de sa robe fauve. Dans son visage soudain très pâle, ses yeux brillaient comme des micas ; les dernières flammèches voletant au-dessus des braises du soir s'y reflétaient par brusques éclats. On entendit alors l'appel grave et monotone de la chouette qui, depuis quelques nuits, se perchait dans le bosquet voisin. Adhal, d'une voix plus forte et d'un ton impérieux, lança : « Suis-moi dans la nuit, Chaline-la-presque-initiée ! Et, seule, tu connaîtras l'aube ! » Il leur tourna le dos et sortit à grands pas. Chaline éprouva l'ardent désir de comprendre cette promesse énigmatique et sourit au mystère qui allait couronner sa formation. Mais une angoisse l'étreignit devant le silence figé de sa mère. En un doux geste maternel, elle posa l'index sur la joue de Mara, traça sur ses lèvres serrées la courbe du sourire absent et sortit à son tour. Un cri d'effroi s'étrangla dans sa gorge : effleurant ses cheveux dans son vol puissant, la chouette vint se poser sur l'auvent. C'était une chouette du Nord,

un énorme oiseau à l'envergure impressionnante, redoutée même des loups et des ours, sans parler des rares hommes se hasardant au profond des forêts ; s'ils avaient la malchance de passer dans les environs de sa nichée, elle n'hésitait pas à fondre sur eux, serres en avant et ailes raidies. Il était rare que ces oiseaux quittent les sapinières ou les hêtraies des Montagnes-Bleues, et jamais personne n'en avait vu s'approcher d'une demeure d'homme. Chaline, se retournant instinctivement vers sa mère, distingua sa silhouette dans l'embrasure de la porte. Juste au-dessus de sa tête, la chouette, immobile, poussa un hululement au timbre presque humain.

« Suis-moi dans la nuit ! », répéta la voix d'Adhal, plus lointaine. Chaline fit un léger signe de la main à Mara et repartit. Un rayon de lune fit soudain briller l'opale du pectoral : « Il est tourné vers moi, il m'attend ; je dois aller jusqu'au bout et franchir la nuit. » Elle se hâta vers le bosquet et fut absorbée par les ténèbres. Alors Mara élargit ses yeux toujours plus brillants, éleva lentement les bras vers la lune, libérant ainsi les ondulations de sa robe fauve, et prit sa course en hululant.

Quand les lueurs de l'aube commencèrent d'adoucir l'obscurité, Chaline parvint enfin à la mer ; exténuée, elle s'adossa à l'un des blocs de granit gris surplombant la côte rocheuse. Elle ne savait plus depuis combien de temps elle courait ; son cœur cognait si fort dans sa poitrine qu'il lui semblait l'entendre, ses cuisses tétanisées étaient secouées de spasmes, des gouttes de sueur coulant de son front lui brûlaient les yeux ; ses pieds endoloris, ses chevilles enflées ne la portaient plus qu'à peine. La brise de l'aube, refroidissant sa robe imprégnée de sueur, la fit brusquement frissonner. Après l'avoir entraînée par les sentiers tortueux de la nuit, après qu'elle eut poussé le grand cri de l'Éveil, Adhal l'avait abandonnée ; elle s'était retrouvée seule au fond d'un hallier, en une forêt inconnue. Alors, éperdue, elle l'avait cherché.